

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Henri WAQUET. — *L'Art breton*. Grenoble (B. Arthaud),
2 vol in-8° de 140 et 161 pages, s. d. [1933].

Dans une Introduction au *Guide bleu* pour la Bretagne, notre confrère M. Waquet a naguère esquissé l'histoire de l'art breton avec une précision de miniaturiste, que les caractères minuscules de la publication semblaient favoriser, et avec une vision d'architecte qui exigeait pour se traduire tout entière des cadres moins étroits. La collection *Arts et Paysages* lui a fourni l'espace nécessaire, et c'est en deux volumes élégants, ornés de 291 belles héliogravures, avec couvertures et hors-texte en couleurs de M^{lle} Germaine Petit, qu'il a pu présenter la première histoire scientifique de l'art breton, à l'usage du public lettré. Parce qu'il écrit pour des promeneurs dont la plupart ne sont point des archéologues, il a dû s'abstenir de notes et de l'appareil technique dont nous décorons tristement nos ouvrages d'érudition et il a su donner sa part à la poésie. Parce qu'il a eu le souci de tout faire comprendre, quelques préoccupations maîtresses l'ont toujours hanté : groupement des ouvrages essentiels, dans chaque âge d'or; recherche des influences étrangères; définition des caractères originaux. Suivons ces thèmes, à travers les six chapitres de l'ouvrage (1).

*
**

Le premier épanouissement de l'art religieux en Bretagne s'est accompli au XI^e et au XII^e siècle (2). Peu après l'an mil, la nef de Locmaria, près de Quimper, était achevée. Dès 1032, les moines de Saint-Gildas de Rhuis faisaient consacrer une église dont le plan, reconnaissable malgré les réfections,

(1) Voici les titres : Les conditions de l'art breton. — Les origines. L'âge roman. — L'âge gothique. — Les cathédrales bretonnes. — La Renaissance. — Les annexes de l'église et le mobilier.

(2) De la période antérieure, M. Waquet ne signale que certaines parties de la chapelle Saint-Vénier en Langon et des vestiges de la cathédrale mérovingienne, à Nantes. Il ne cite point Saint-Philbert de Grandlieu.

comporte un déambulatoire pourvu de chapelles. En 1040, l'exemple était suivi à Landévennec (où ne subsistent plus que des débris informes). Un peu plus tard, à Loctudy, où demeure, avec sa voûte à lambris de bois, la mieux conservée de nos églises romanes, et à Fouesnant, où le sculpteur parvenait à animer pour la première fois des personnages de pierre.

À Quimperlé, Sainte-Croix s'élevait en 1083 sur le modèle du Saint-Sépulcre, et à Lanleff, cette autre rotonde qui a suscité tant de conjectures. Encore dans la seconde moitié du XII^e siècle, florissait une école dont nous reste à Pont-Croix l'exemplaire le plus complet, qui n'ouvre de fenêtres qu'au chevet et sur les bas-côtés, la nef demeurant aveugle.

Aux premières décades du XIII^e siècle, surgirent nos cathédrales gothiques : Quimper, St-Pol, Dol, Tréguier peut-être. Ce sont, avec de rares églises, avec les deux salles capitulaires de Langonnet et de Saint-Maurice, construites au XIII^e siècle, et avec quelques grandes chapelles, presque toutes du XV^e siècle, les seuls monuments voûtés en pierre; partout ailleurs, la voûte de bois survit, et c'est dans des parties accessoires (porches, clochers) ou seulement par des traits secondaires, par sa décoration, que se révèle l'art gothique. Il pénètre lentement; mais la formule du retard séculaire est trop facile, et M. Waquet le prouve par tel détail de la cathédrale de Quimper — les moulurations toriques relevées d'un filet en saillie — qui semble précurseur d'une mode.

C'est avec Jean V (1399-1442), prince fastueux et raffiné, grandi à la cour de Philippe de Bourgogne, que commence la belle période de notre art breton. Pour des raisons politiques et économiques : la paix, le prestige et le faste des ducs, la prospérité commune.

Alors furent édifiées ces merveilles : Kernascléden, Saint-Fiacre du Faouët, Locronan, Le Folgoët, le Kreisker, dont M. Waquet fait ressortir minutieusement les richesses variées : charmant vaisseau, décoration fleurie, peintures murales de Kernascléden; clocher à balcon et tourelles, vitraux, élégant jubé de Saint-Fiacre; plan original, riche statuaire de Locronan et du Folgoët, enfin, la flèche du Kreisker. Un peu partout, les tours des églises se couronnent d'une galerie couverte et le clocher parvient à sa perfection. Les jubés se multiplient, des tombeaux à gisants décorent les bas-côtés.

Les fioritures du gothique plaisaient encore en Bretagne quand la première Renaissance avait déjà touché les autres pays chrétiens. Entre 1530 et 1540, elle s'annonçait en deux portails, à la frontière Nord des pays bretonnants : à Bulat en Pestivien, reparaissent l'arcade en plein cintre, les pilastres semés de losanges et de cercles aux piédroits; à Guingamp, disques et candélabres font un support à deux athlètes nus. Tandis qu'à Vannes, la chapelle du Saint-Sacrement, ajoutée à la cathédrale, expose ses colonnes ioniques et ses pilastres corinthiens, ses niches à coquille et ses médaillons de marbre, tout le décor antique. La région méridionale demeura quelque temps réfractaire à l'art nouveau, qui ne se répandit qu'en Trégor, en Léon, en Haute-Cornouaille, où vers la fin du siècle, le clocher-porche de Lampaul-Guimiliau et la tour de Pleyben implantaient l'art classique. Il gagna lentement une part dans les chevets polygonaux, dans les porches et les clochers, et M. Waquet suit son invasion ou plutôt ses alliances avec le gothique, aux quatre flancs de ces somptueuses églises dont se para le nord-ouest de la province jusqu'à la fin du xvi^e siècle et que le xvii^e siècle enrichit avec une profusion nulle part dépassée, sauf, me semble-t-il, en Espagne.

A partir de Jean V surtout, les églises bretonnes ont été ornées avec un luxe dont nous n'avons plus aujourd'hui qu'une idée imparfaite, car la matière préférée de nos artistes, le bois, ne résiste pas au feu ni aux vers; les peintures murales, qui furent nombreuses, ont péri par l'effet de l'humidité; nos verrières ont subi tant de dommages que la plupart de nos cathédrales en sont privées, et que les diocèses de Nantes et de Saint-Brieuc les ont presque toutes perdues. Mais que de richesses, encore, nous enchantent! Des verriers qui travaillaient à Rennes dès 1060, et qui ont prospéré plus tard à Tréguier, à Quimper, beaucoup de chefs-d'œuvre subsistent du xv^e et surtout du xvi^e siècle. Morlaix s'enorgueillit longtemps de ses orfèvres. Nos charpentiers et menuisiers du Léon et de la Cornouaille ont fait mieux encore : leur verve déborde dans les sablières de Pleyben et ils ont inscrit le long des poutres de gloire, jusqu'en plein siècle de Louis XIV, la satire médiévale des vices. De Louis XII à Louis XVI, ils n'ont pas chômé ! Jubés et chancels, autels monumentaux et retables, dais de fonts baptismaux et chaires à prêcher,

buffets d'orgues, stalles, ils emplissent d'architectures la maison de Dieu.

Et ils en décorent aussi les approches : chaires extérieures et ossuaires, dès le xv^e siècle, arcs de triomphe et calvaires, depuis le milieu du xvi^e, fontaines sacrées, forment autour de nos églises, de nos chapelles, un mobilier de paysage — le plus souvent une architecture de cimetière — qui ne se trouve qu'en notre pays.

Cet autre paysage mi-sacré, mi-profane de nos campagnes, dont M. Waquet a trop discrètement évoqué la féerie, commence de se composer au début des temps modernes : élégants manoirs, environnés de charmes traditionnels, l'étang et la futaie, la chapelle et la fuie, la prairie et le jardin sauvage ; sur la crête surgissent les moulins à vent (qui ornent encore plusieurs de nos cantons) ; les maisons prennent des dehors plus confortables. De siècle en siècle, le mobilier se perfectionne. Au xvii^e, l'armoire à corniche cintrée remplace, pour le rangement du linge et des habits, le coffre désormais réservé au grain, le lit-clos s'orne de dessins et parfois de fuseaux.

Dans son tableau de l'art breton, M. Waquet a mentionné tout ce qui compte et il faut lui savoir gré d'attirer aussi vivement l'attention sur certaines chapelles que sur les cathédrales, et sur des œuvres, comme les vitraux de Louvigné ou de Spézet, qui n'ont pas assez d'admirateurs. S'il a péché, légèrement péché, c'est plutôt par excès de réserve que par ostentation. Pour défendre la Bretagne d'être « retardataire », il lui suffit de montrer la précocité de toutes ses transformations ; pour détruire la légende de ses imitations frustes, il détaille, en technicien aimable, quelques monuments ; et il se borne à choisir des exemples, quand il eût été si facile de dresser soit une liste de nos reliques romanes, en supplément à ces ouvrages modernes (par ailleurs excellents) où la Bretagne n'est point mentionnée⁽¹⁾, soit un chapitre (dont je regrette l'absence) sur l'art vivant en Bretagne, où les noms de Lemordant et de Quillivic, entre plusieurs autres, nous auraient fait honneur.

*
**

De toutes ces œuvres, conservées ou disparues, quel mérite revient au peuple breton ? M. Waquet met un grand soin à

(1) Ceux de J. Vallery-Radot et de F. Eygun.

distinguer et les apports des provinces voisines et les apports des pays lointains.

C'est un moine de Fleury qui fit le plan de Saint-Gildas, suivi à Vannes par l'évêque Judicaël pour la reconstruction de sa cathédrale : ainsi, l'école de la Loire rayonnait jusqu'à l'Océan. Les amicales relations de nos comtes avec la dynastie angevine devaient, jusqu'au milieu du XII^e siècle, favoriser cette pénétration, sensible à Tréguier comme à Rennes, à Langonnet comme à Redon. Après la victoire de Conan IV (1156), commence l'action de la Normandie, qui n'avait guère fourni à nos églises romanes que des éléments décoratifs : frettes crénelées, étoiles, godrons, bâtons brisés. Elle devait être plus efficace au cours de la période gothique, où elle imposa dans tout le nord certains profils d'arcades, « le bandeau de feuillage tendu horizontalement au-dessus des arcades, la galerie de circulation ménagée à l'étage des fenêtres hautes, les grandes baies en tiers-point tenant lieu de roses, les petites traverses recoupant les longues baies des clochers, la forme économique de ces remplages, où la même ouverture de compas sert à dessiner les petits arcs et les grands » (1). En même temps, l'Angleterre importait à Tréguier et au Kreisker les piliers polygonaux et les chapiteaux moulurés, un peu partout les chapiteaux à corbeille nue et tailloir arrondi. Mais les formes angevines ne cessèrent point de plaire, comme le prouvent au XIII^e siècle tant de voûtes domicales. Et le Mont-Saint-Michel est une alliance des deux styles.

C'est de plus loin, de l'Italie et des pays du Nord que vint la Renaissance, et les divers courants sont assez bien marqués par exemple dans l'évolution du vitrail. L'architecture s'inspira surtout des Italiens (et il me semble que l'on pourrait désigner quelques-uns des modèles) ; de Flandre, vint la mode des retables. Ne serait-il pas juste de faire sa part à l'Espagne, dont le pays nantais et la côte atlantique conservent bien des souvenirs, et même à la Hollande ?

Ces influences étrangères ont été portées en Bretagne par des moines bénédictins ou cisterciens (2), par des voyageurs, par des semi-conquérants, comme furent les Anglais, les Espagnols et les Hollandais. Elles ont été imposées au XIII^e siècle par des évêques comme Guillaume Pinchon, de

(1) T. I, p. 58.

(2) A qui seraient dûs les chevets plats.

Saint-Brieuc (1220-1234), et son contemporain Rainaud de Quimper; au xv^e, par des princes et des grands; au xvi^e, par des prélats qui avaient habité l'Italie, comme Thomas James et Jean Daniélo : M. Waquet se garde d'oublier ces agents, bien qu'il insiste davantage — d'aucuns diront trop fortement — sur l'aspect populaire de notre art religieux (1).

*
**

Malgré tant d'influences, d'emprunts, la Bretagne a construit quelques-uns des monuments religieux les plus originaux de l'Occident. M. Roger Grand résume fort bien les particularités de l'art breton, dans le premier article de ses *Mélanges* (2), et M. Waquet, après les avoir mis en relief au cours de ses précédentes études (3), les illustre à chaque page de son nouveau livre.

Elles tiennent d'abord au sol, qui fournit la dure matière, le granit; à la dispersion des hameaux, cause de multiplication des chapelles; à la main des artisans, car les maîtres d'œuvre, les sculpteurs, les verriers furent en majorité des autochtones; au goût naturel des Celtes, par quoi s'expliquent l'ornementation sinueuse, les motifs vermiculés, les enroulements concentriques et peut-être les nefs obscures que l'on trouve, comme les porches monumentaux ouverts sur le flanc méridional de l'édifice, de l'autre côté de la mer, en Cornwall; aux conceptions religieuses, qui justifient l'abondance des fontaines sacrées, la richesse des ossuaires.

*
**

Cet art, si distinct de tous les autres, est-il de second ordre, comme l'accorde dès la septième ligne de son ouvrage notre courtois confrère? Trop craintif de passer pour méditerranéen, en exagérant nos mérites, il les rabaisse avec l'humilité du pèlerin celtique en Hellénie. Mais il suit un mauvais exemple, car la *Prière sur l'Acropole* est toute pleine d'imaginaires trécorroises et peut-être d'harmonieuses mo-

(1) « L'art breton n'est que celui du peuple » (t. 1, p. 12). Combien de belles œuvres, objecterons-nous, ont été conçues et terminées sans les grands ?

(2) *Mélanges d'archéologie bretonne*, 1^{re} série, Paris et Nantes, 1921, p. 5. Voyez aussi l'article de G. FERRONNIÈRE, *L'Art breton*, au premier tome des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*.

(3) *Vieilles pierres bretonnes*, Quimper, 1920.

queries à l'adresse d'Athéné. Ernest Renan la fit par politique et par jeu. Il voulait effrayer la déesse aux yeux pers. Il craignait la sèche eurythmie de ses adorateurs. « Une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages » : quelle défense littéraire de la côte paisible et riante du Trécor contre les compagnons d'Ulysse, armés d'équerres et de nombres ! Et comme le saint homme dut sourire, en déplorant la fragilité des cathédrales dans un temple éternel dont trois colonnes restaient debout ! Eût-il donné pour ces belles reliques le « chef-d'œuvre de légèreté », le « paradoxe architectural » auquel il devait le plus précieux de son génie, sa chimère ?

La seule vérité dont ne pouvait douter le maître des savantes ironies, c'est que les Grecs et les Bretons représentent, aux deux pôles de l'Occident, deux conceptions contraires, et les plus originales, de la beauté. Si les Grecs ont exalté la religion de la sagesse et le sentiment de la vie, qui nous a surpassés dans le culte de la fantaisie et dans la célébration de la mort ? Les deux plus hautes expressions de l'art occidental pourraient bien être les Acropoles grecques et nos cités funéraires de l'Argoat. L'éducation classique nous dispose à comprendre, nous impose de louer la perfection de l'ordre attique ; mais il y a autant de solennité, plus de mystère et d'émotion que dans tout le monde hellénique à Guimiliau ou à Saint-Thégonnec. D'autres ont eu l'intelligence presque divine des choses achevées ; nous, Celtes, l'intuition surhumaine de l'Au-delà.

*
**

C'est avec fierté, avec foi, que nos confrères accueilleront le beau livre de M. Waquet. A beaucoup, je l'espère, il suggérera ces trois vœux que je sou mets au Bureau de notre Société : que des excursions archéologiques de deux ou trois jours soient organisées chaque année, pour permettre à tous les amateurs d'art breton la visite intelligente et rapide de trésors souvent peu accessibles aux simples usagers des transports en commun ; qu'un inventaire de nos richesses soit entrepris, par région, tous les inventaires jusqu'à présent publiés étant partiels, incomplets ou tachés d'erreurs ; qu'une garde vigilante soit faite autour de nos monuments, pour qu'on les mette sous la protection des Beaux-Arts et que l'on vérifie

l'efficacité de cette mesure : l'appel de M. Jean Malo-Renault ⁽¹⁾ doit trouver un écho dans toutes les âmes bretonnes. Pèlerins, comptables du spirituel, défenseurs du patrimoine séculaire : est-il Breton qui naisse sans cette triple vocation ?

Gabriel LE BRAS.

P. D'HÉROUVILLE, S. J. — *Le Vincent Ferrier du XVII^e siècle, le vénérable Julien Maunoir*. Edit. Dillen, Paris, 1932, in-8°, illustré.

Abbé L. KERBIRIOU. — *Les Missions bretonnes. Histoire de leurs origines mystiques*. Impr. Le Grand, Brest, 1933, in-8° de 259 pages, illustré de 2 planches hors texte.

Pendant que la guerre de Cent ans continuait de désoler la France, en Bretagne la paix était revenue grâce au traité de Guérande (1365), ouvrant une longue période de tranquillité et de prospérité. Mais le bien-être matériel peu à peu entraîna la tiédeur religieuse, l'indifférence. Les désordres de la Ligue, s'ils allaient jeter le duché dans la misère, au point que la population diminua des deux tiers, ne furent pas moins désastreux pour l'état spirituel des Bretons. Le clergé lui-même n'était pas sans reproches. Il se trouvait des recteurs « ignorants et incapables de posséder bénéfices à charge d'âmes ». Avant les prédications de Michel Le Nobletz, en Cornouaille « l'ignorance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation étoit semblable à celle du Canada... le peuple ne différoit des Canadois que du seul baptême ». Il ne faut pas conclure cependant à la déchristianisation de la Bretagne : le sens chrétien était seulement affaibli. L'antique foi bretonne, loin d'être morte, allait revivre, en effet, avec une ardeur et une force que trois siècles n'ont pas encore épuisées. Cette rénovation religieuse est due principalement à dom Michel Le Nobletz et au Père Julien Maunoir.

Michel Le Nobletz naquit au château de Kerodern, en Plouguerneau, le 29 septembre 1577. Il fit de fortes études, qu'il termina dans les grandes écoles lointaines, à Bordeaux, à Agen, à Paris, où il fut un disciple assidu, « hantant les docteurs », avide d'acquérir les sciences profanes et sacrées. Il savait toute la Bible en grec. En Sorbonne, il se spécialisa dans l'hébreu et les mathématiques. Sa vie était déjà toute

(1) *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 1932, p. 26.